

**Pascal Leray**

# **CARNET APHASIQUE**

**Octobre 2006**



# Conduire un cahier

*Ou encore "piloter". Je ne suis ni Ayrton Senna ni Michael Schumacher. Mais le bruit des moteurs, quelque chose qui relie Motorhead et Iannis Xenakis au même orombissement (le corps est un roseau pensant) me pousse à reprendre le volant. Pour aller où ? Mais au mur, voyons ! Il faut accélérer à l'approche du mur. C'est une contrainte sérieuse et de rigueur vénielle...*

Ouvrir, fermer une action, un cahier – action cahier, quelle paradigmatique – s'ouvre, se ferme : séries croisées.

Journal, action sérieuse. Du temps que je pilotais quatre, cinq cahiers simultanés.

« Brouiller les pistes », passer d'un cahier à l'autre – et dire : « la réponse à y se trouve dans le cahier n ».

Cahier n pas écrit, pas encore, balbutié-programmé. Pas le tempérament de n en ce moment.

Mais un cahier rotule, certainement. Parti pour les arcades, un cahier à dix balles (moins de deux euros).

Piloter un cahier comme une Formule 1. Tableau de bord : un cahier dit « pratique », où alternent des pages quadrillées et des pages blanches d'un papier granulé, comme si le texte et le dessin devaient avoir part égale.

« Mais il n'en sera rien ! Si tu dessines, tes figures seront pauvres, tu ne sais pas dessiner une Formule 1 ! »

Non, bien sûr. Je voulais essayer une série de dessins érotiques mais l'érotisme me fuit. Une bande dessinée « Avec l'arc noir ? » Voire.

On pourra toujours donner à penser (à croire) que les structures sérielles dans leur diversité remplissent le cahier des charges [quoi ? Encore un cahier ?] mais ça ne se voit pas, en fin de compte, donc l'image de la Formule 1 est la meilleure : tout va trop vite.

Comme une série de complexes sonores très chargés et qui se succèdent à une allure invraisemblable.

Quel « message » a voulu faire passer le conducteur ? Le pilote sort de sa voiture. Les techniciens examinent le bolide. Cette année-là, Michael Schumacher avait pris le pari de limiter ses pauses de ravitaillement à une série de trois. « J'en prends le prix. » J'avais en mains une interprétation ancienne de la Deuxième Cantate d'Anton Webern. Autrement dit, les conditions étaient réunies pour que j'écrive un poème qui découlerait d'un instant d'utopie sérielle stricte.

Mais il me manquait un stylo, quel cahier entreprendre par surcroît ? Puis je n'avais qu'un embarras de structures sérielles sous la main, pas une théorie : des petites voitures, des figurines militaires, de petites secousses métaphysiques, une édition récente des écrits de Nono, des pages musicales écrites maladroitement. Une série de douze sons, je dirais : ré, do, mi, fa, sol dièse, do dièse, fa dièse, si bémol, mi bémol, sol, si, la. Une chanson, « L'enfer », la bien-nommée (« C'était bien l'enfer ! », ah !) La succession des phases du jour, celles de la semaine, la succession des années et la transposition annuelle des saisons, les agrégats circonstanciels variables qui font une « époque », une « période » de la vie, de petites boîtes percées, de l'eau.

L'eau s'écoulait du robinet. Je m'approchais, m'éloignais de l'évier, alternativement.

Je n'avais pas fait depuis plus de dix ans cette « expérience de l'eau », du robinet. J'avais le sentiment que ça swingait, c'était ma tête !

D'une stratégie de petits cahiers à une déstructuration lamentable des nerfs. Je tournais adroitement ma langue dans ma bouche. Adroitement, je n'ai pas écrit de sottises ! Je n'ai pas écrit du tout !

Maintenant ça va mieux. Je regarde le rallye d'Australie, un trophée ancien. Le bruit des moteurs me rappelle celui des guitares saturées de Motorhead mais aussi une pièce de Iannis Xenakis, que j'ai entendu il y a des années dans un centre culturel assez éloigné de chez moi, à plus d'une heure et demi de trajet.

Je sais que ce n'est pas le genre d'expériences que l'on peut faire quand on structure sériellement ses choses, ses affaires. Il y a eu un bogue idiot comme le bogue de l'an 2 000 ; je plains nos descendants de l'an 3 000. Je dois revoir toute série, l'interroger, l'amener au cahier comme on dit « mettre à la question ». Un cahier par série, ni plus ni moins. Et puis le radotage s'il faut : tout doit tenir, « fin de série / tout doit disparaître. »

Hé, hé.

Dans tel cahier, j'ai disposé une série de « ridiculaires ». Un ridicule est une action ou un fait de perception stupide auquel on va attacher une importance peut-être exagérée, du moins anormalement marquée.

C'est-à-dire qu'il y a eu une série de réflexes qui se sont enchaînés les uns aux autres et à moi pour la plupart et dont la fonction était de dégager non pas le vrai du faux mais l'idiot complet de sa silhouette charnelle.

Car j'étais hormis mon idiotie une silhouette charnelle. C'est en tout cas ainsi que la série voyait les choses.

Ou moi. Ou encore quelqu'un, qui vous savez. Donc les cahiers ont cette fonction de me traiter de crétin, en toute série.

En toute sérénité. J'ai repris les séries, les cahiers, les injures, comme on reprend le train. Après les avoir déjà pris. Et dépris, forcément.

Mais je ne dois pas dire que la seule fonction de ces cahiers était de m'insulter, même si cela explique que j'en aie déchiré, mutilé d'autres, cela aussi explique les pages restées blanches çà et là. Leur « sourire ironique »...



# In thru the Bowling Green

Que me veux-tu enfin ?

*Guerre et paix au boulingrin serein.*

Le boulingrin est un jardin de rêve -- un jardin génital, introduction au « bassin » génital -- la façade n'est pas moins secrète que les angles d'ombres. A droite le champ de tir, où l'on tire ; à gauche, des gens déjeunent, installés sur la table de bois d'heures, qui passe orgiaque devant leurs bouches ouvertes ; devant vous, les arbres du parc où l'on fouette et un peu derrière le dernier arbre l'endroit d'où ces scènes se font intérieures ; alors vous voyez l'abat-jour dont la lumière forme un cercle autour des quatre coins du parc, de ses recoins.

L'homme qui s'engage derrière les grilles revient aux longues séries des marches, des arrêts, des ravançées du bus, de ses fluctuations (arrêt) -- il ira à la ville de maisons mouvantes, infailliblement accèdera au cinéma de nuit -- pour retrouver intactes les images du parc ----

/.../

« J'ai espacé les arbres  
du jardin au boulingrin

tu reviendras demain  
entre les feuilles des noyers  
qui vibrent

de tous leurs noyaux  
----- et comme les feuilles  
tombent ! »

D'arbres déplacés  
en troncs brûlés le boulingrin devint  
un bowling green.

Le vert surgit  
comme une flamme contre nous.

/.../

Aspiré par la flamme  
le vert du boulingrin revient.  
Revenez-vous pour  
jouer  
--- tout le jour ? « *Oui, oui* »  
sous les yeux des  
tireurs.

Et ils  
tirèrent -- croyez bien.  
Croyez bien qu'ils  
tirèrent -- nous  
reçûmes -- droit au coeur --  
au  
haut du coeur  
leurs flèches.

Congrégation des flèches.



La première flèche  
parle ainsi --- je  
siffle pour  
tuer

et la  
seconde flèche dit  
non -- et je  
respire pour  
jouer.

La flèche latérale  
--- n'est que complète  
réussite.

Toutes flèches pleurent  
sous le doigt de qui  
voulut ainsi.

/.../

Si tu écoutes le sifflement de l'air  
il t'apprend à tirer et tu vises  
mieux lorsque tu ne vois plus  
lorsque tu glisses contre l'air  
sans sol et que ne te retienne  
pas un vent. -----

Que dis-tu  
de la gravité qui te tient pour un temps  
à une certaine hauteur mais qui décroît  
lorsque tu viens à ressembler à une chaise  
rien ne t'atteint ici

tu n'es plus un tireur tu n'es  
plus une flèche tu ne vis plus  
mais tu te tiens dans l'air précis  
et qui suscite -- ton effacement  
graduel, nécessaire, serein ----

/.../

*Une scène ancienne*

*de l'arc :*

je pense souvent à la vieillesse des choses  
il fallait que tu partes, que tu  
t'en ailles, flèche, pour ficeler  
les ennemis autour de l'air  
liquide qui est ton allié  
les tireurs furent aveugles mais  
tirèrent et emportèrent nos armes  
lourdes avec nos mains  
toi qui joues toi qui tues toi qui  
files dans le jour épais sans  
rien viser sans chercher à atteindre  
quiconque ou personne : il faudra que  
l'on vous arrête. J'en prends le prix.

/.../

Avec des  
flèches et cependant  
sans arc --

je tirai je tirai  
et jamais je ne vis ! l'ennemi !  
et des flèches partaient  
des serpents à mes pieds : des flèches  
dans mes mains dont les doigts devenaient  
elles aussi des flèches  
traversières.

L'ennemi l'ennemi  
jamais je ne le vis ----- partit-il ?

ou : ne  
vint-  
il pas ? ----- ceux qui tiraient  
à l'arc  
étaient devant  
tuaient, tuaient.

Par ce beau jour et cette  
magnifique journée

j'entends que le ciel se lève  
ne se lève pas

mes lèvres t'envisagent ce matin  
par cette belle journée

où la pluie fuit  
le soleil décline  
l'heure

échappe mais le mur traverse  
je trace des lignes dans le ciel



*Ligne qui reste suspendue dans le vide.  
Te décomposes-tu ponctuellement et régulièrement ?  
Mais tu n'obéis pas aux lois de la géométrie.  
Tu les plombes. Ces lois te conviennent bien  
mais tu les plies. Et le pli devenait une loi  
Loi de repli : te décomposes-tu régulièrement ?  
Un coude. Un coin de rue. Une falaise.  
Mais les branches d'arbre ne font que te ressembler.  
Lignes que tracent vers le ciel les arbres.  
Lignes qui forment approximativement une sphère.*

## Chapitre VI - Des séries.

(Le train)

Je commence à marcher sur un chemin peu fiable. On me dit l'état de la route mais j'écoute à peine quand je marche. Je ne me rends pas compte que quelqu'un à côté cherche à langer un enfant. Je suis moi-même sur un landau (je marche). Le chemin est peu fiable, mais on y marche tranquillement. Sans inquiétude je voudrais m'asseoir, des gens continuent de passer, plus nombreux que moi. Au sortir de la gare c'était ainsi déjà ; le soleil était jaune comme la lune la veille au soir. Et puis j'ai repris mes calculs.

Je commence juste à comprendre de quoi il retournait. J'ai beaucoup retourné moi-même (la terre), j'ai engraisé le sol et je commence (peut-être) tout juste à comprendre pourquoi. Question qui se posait jusqu'alors sans se poser. J'étais à discuter avec un habitant de cette ville coupée en deux, en une zone urbaine excessivement compacte, étouffante tant la vision y est rétrécie, et une zone rurale presque dénuée d'habitations, coupée par des chemins mal entretenus et qui conduisent on ne sait où. La discussion avec cet homme dont autrement je ne sais rien tournait autour du cadastre. J'avais dans le feu de la discussion une passion pour le cadastre qui, je le crains, recèle une série de germes de conflits qu'un printemps un jour un peu féroce ne voudra plus retenir.

Maintenant je recherche le fin mot de l'histoire. Je voudrais croire qu'il se trouve à portée de ma main, et l'on me tend la main et je suis soulagé car *c'était bien l'enfer*, comprenez (comprends). Je suis à ce dimanche au seuil, respirant -

quoique demain, la chape de nouveau, chape à nouveau, revient, et je remets mon casque sur la tête, je me renforce comprenez, demain je reviens bien à ce seuil mal, ta main où est-elle donc ? Il faut que je retourne, discuter le bout de gras. Le cadastre, et puis...

Dans le train, j'ai cru qu'un accident devait survenir. Station après station j'ai eu la certitude de plus en plus ferme de son imminence. Pourtant je suis descendu du train à telle station et rien n'est survenu (à ma connaissance, rien). J'ai pensé à toi alors. Mais je ne voyais pas ton visage, ce qui rendait plus difficile la pensée que je pouvais avoir de toi à ce moment. N'est-ce pas éprouvant, cette tyrannie insensée de la vue ? J'ai prononcé ton nom, qui m'a sauvé de ma mauvaise vue (des gares).

Je ne plus voyais que toi dans la gare (prononçant ton nom, et le secret). Le train est revenu (le temps que je descende, que je réfléchisse à toi, que je retrouve ton nom en forme de visage - de ton visage - il avait disparu, réapparu). Dix-sept minutes ? Sans doute, et j'ai repris le train, c'était la direction inverse du chemin dont je revenais déjà et donc, des sentiments d'une nature inverse se sont déclenchés en moi, station après station : je revenais. L'exaltation, une sérénité pourtant, et puis le sentiment de l'imminence d'événements extraordinairement heureux, m'investirent simultanément.

C'était des symphonies superposées. Chacune d'entre elles était un bloc de résonances partielles, proches du bourdonnement et sifflant pour chacune sa toute petite mélodie à peine audible, audible lorsque deux de ces lignes au moins se croisaient et s'acheminaient, si j'ose dire, d'accord. L'un seulement d'entre ces blocs symphoniques secrets se dispersait en ondes opposées qui zigzagaient ; c'était la lumière forte du bonheur. J'avais quelque chose dans la main.

Une onde de chaleur. Un stupéfiant coup de vent entrain dans le train et se glissait d'un siège à l'autre et comme le matin avait un soleil bien à lui, il éclairait le train de l'intérieur et dans le train illuminait le coup de vent. Il siffla et siffla, puis disparut. Je ne me rendis pas compte de suite qu'il avait interrompu ma réflexion. Je n'étais pas dans un état second pourtant. C'est banale chose que de parler au vent, dans le train, et l'on ne prête pas attention à ces petites interruptions de la pensée, dans de pareilles occasions. Faut-il le regretter ?

Mais hors du train d'autres pensées me sont venues. Je ne discutais plus avec le vent qui était entièrement dispersé autour de moi (à travers la ville). Pour rire, je le brassais par-devant moi, les gens voyaient un gars *dingos* brasser de l'air par-devant lui, comme un ministre de l'intérieur pris d'hallucinations disperserait une foule fictive de Lilliputiens manifestant devant lui, à hauteur du visage (ce sont des mouches). J'allais tranquille.

Il est des rues tranquilles, des rues calmes. On imagine qu'elles ne le furent pas de toute époque, et qu'elles ne le seront pas de toute éternité, mais voilà à des heures des havres de sérénité improvisés. Les circonstances vous offrent cette rue, vous avez telle vue de cette rue où nagent des effervescences passagères comme si vous communiquiez à cet instant avec d'absents voisins. Est-ce de penser que tu y sois, que tu pourrais y être ? Mais c'est une pensée toute magique, celle-là.

J'ai perdu comme on perd le sang le sentiment de la magie qui m'animait jusque tout récemment, au fond. Maintenant si j'ai un sentiment magique, par exemple, je lève la main à hauteur des yeux (n'importe laquelle des deux mains) et je la regarde. En la voyant, je me sens désabusé, je lui demande de retourner à ses activités : "Tu n'es pas la main dont je rêvais".



Bon, et puis la magie n'existe plus enfin. Je l'ai remplacée (puisqu'il y a à remplacer, vous ne saviez pas ?) par une série de promenades. Mais de promenades compliquées, parce que la promenade simple ne me passionne pas. Je combine des polyphonies de promenades, ce qui nécessite un dispositif complexe. Voulez-vous que je vous l'explique? Si cela prend du temps, écouterez-vous tout ce temps ? Je m'interromps.

*Nos promenades*

*Nos aventures*

Vous comprenez qu'il y a diverses procédures qui permettent de déduire, d'une promenade initiale, *n* séries de promenades. Vous comprenez que ces promenades s'effectuent par des moyens divers : pédestres, automobiles, nautiques (*n* séries de moyens de transports). Le nombre, le genre et la personne des protagonistes influenceront indirectement - mais sensiblement - sur la densité de ces promenades. En réalité, le facteur déterminant, le déclencheur de toute la mise en branle sérielle de nos aventureuses promenades, ce sont les *séries mémorielles* qui claquent au rythme du tissu nerveux de chacun des protagonistes de la promenade, d'où on établira, avec la plus grande précision, une partition en arcs-réflexes de chaque promenade, soit de chacun des temps que nous aurons vécus ensemble.

En avançant très lentement nous accroissons la densité mémorielle de chacun de nos pas. Mais cette densité mémorielle qui pourrait être extraordinairement pesante et nous détruire, presque, au milieu de la rue nous écrasant, nous allège au contraire, et demain voilà que nous pensons un avenir, la ville se détend, ses murs semblent respirer en s'éloignant les uns des autres, du coup le sol se gondole mollement, et l'on rit.

Mais il faut qu'on soit un dimanche matin pareil pour que je puisse te voir ainsi, et pas le soir comme il y a eu de ces soirs, comme tu as pu voir, extrêmement gris et noueux, comme si les fils du tissu nerveux et mental se tiraient d'un côté et de l'autre et se nouaient douloureusement. Cette masse grise et rétrécie que vous formez, fils de mon esprit, c'est ma tête ? Je n'ai pas résisté. Sombé dans le sommeil, en récitant une prière qui me semblait odieuse. Et elle se déroulait, et les draps du lit où je restais tordu s'écoulaient et la lumière, bien sûr, était restée allumée alors que je ne voyais rien (j'avais les yeux fermés).

Mais la lumière perce à travers les cloisons du voyage (je parle du voyage quotidien, pas de ce qu'on appelle le *voyage* avec un rêve en tête). Ainsi nous nous rencontrerons (parfois) dans de pareils états, dont on pourra parler sans que personne n'ait la clef de nos langages. La nuit où j'ai dormi comme un morceau de bois, ce n'était pas sans toi. Même si le lendemain a rejoué des choses combinées comme des peines, des chagrins, des maux, des nuisances, des cris incroyables qui remontaient à la surface, sans que j'y sois pour quoi que ce soit... Toc, toc, toc. - J'ai remarqué qu'il y avait un lien incompressible dans l'enchaînement de ces coïncidences.

Je t'écris. Je ne peux plus faire autrement que de t'écrire. Même si je t'ai toujours écrit, même si peut-être demain je t'écrirai toujours. Comment faire autrement ? Sans doute que j'ai beaucoup caressé le doigt de la seule nuit qui écrivait pour moi des lignes claires comme son oeil (va comprendre - si la nuit a l'œil clair, le doigt sombre... je n'ai fait que reporter des faits, des impressions) . - Et après tout j'ai pu converser avec elle (ou bien ce n'était pas la nuit mais déjà son indécent *alter ego* la mort, que je devais retrouver un peu plus tard à une fenêtre) (ou c'était le contraire, et la rencontre murale s'est déroulée après celle de la fenêtre) Mais je n'oublierai pas qu'il

y a eu d'autres rencontres, je ne renierai pas le hasard qui la a rendues possibles, je parle dans le vide, certes, mais ainsi j'espère bien frayer un chemin.

Ou quelque chose comme un chemin.



# Le rêve du Grand

*A la mémoire de Christophe Pycik*

Et comment écrirai-je ma vie si la tienne s'est arrêtée ?

Je ne sais pas ce que qui reste de moi maintenant que tu es au-dehors. Mais tu es là. Je te garde avec moi. Tu ne partiras pas, Grand. Si tu devais aller, que ce soit pour réaliser le rêve que tu me disais : tu te mettras au vert, dans un coin de campagne, avec ton potager d'amour et de sérénité, avec ta femme et tu auras une chambre d'hôtes pour nous.

Tu sais, Jean Grosjean est mort il y a peu. Lui aussi, c'était un matinal. Comme toi, il avait atterri à Pavillons sous Bois. Il faut croire qu'on ne quitte jamais les Pavillons sous Bois : il se rendait, tous les ans, à une réunion d'anciens Pavillonnais, m'avait-il dit quand nous l'avions rencontré avec quelques amis.

Les Pavillons sous Bois sont devenus le vêtement de la mémoire que j'ai de toi. Je ne passerai plus ses rues sans retrouver ta voix, ta présence, ton regard.

Tu avais un regard d'enfant, Grand. Tu avais de plus en plus ce regard enfantin. Ce qui me manquera le plus, c'est cette lueur particulière de ton regard. Elle me hante. Un jour à la Civette, j'étais bien mal, je n'aurais voulu voir personne. Mais tu es apparu et je crois bien que tu m'as sauvé la vie, ce jour-là. Valérie s'en souvient certainement.

Près de la poste et puis aux Anges. Non, je ne compte pas les fois où nous nous sommes retrouvés et jamais par hasard, au bout du compte. Aux Pavillons sous Bois, le hasard n'existe pas. Contrairement à toi.

Je ne te laisserai pas t'en aller pour nulle part. Ton rêve de terre, nous le réaliserons ensemble. Nous avons appris à partager l'immatériel avec la précision qui caractérisait ton geste. C'était ta justice, ton équité et ton amour.

Je repasserai te voir très bientôt, Grand. Je vais te dire comment tu vas. Je vais t'envoyer une carte postale d'amour, moi aussi. Ce sera ta réponse aussi bien. Tu ne peux pas partir, pas pour nulle part.



*Le jockey contrarié*

Je t'aurais retrouvé  
au-devant du jardin  
à bricoler les mains  
dans le cambouis

je me serais assis  
sur un sol de cailloux  
à hauteur du moteur  
les yeux sur le cambouis

au sol  
ton ombre semblait s'élargir  
je t'aurais raconté

les mains dans le cambouis  
nous nous serions compris  
et le soir retombé  
serions dit : "A demain !"

Adieu  
et à demain.

A la Haute Futaie comme un buisson ardent  
un aquarium était un hippodrome  
les courses croyez-le ou non  
nous les avions toutes gagnées  
les chevaux étaient 3, les paris étaient 1000  
nous avions vue sur l'avenir  
sur la table entre nous  
un journal rejoue seul ce présent impérial.

Il y a eu une contraction de toute la ville le vendredi 12 mai  
le système pulmonaire pavillonnais  
a défailli -- moi aussi vous dirais-je  
je ne sais pas si cette journée a existé. Pourtant  
elle a effectivement eu lieu. Nous étions tous  
amputés de quelqu'un. Nous avons tous conscience  
que cette perte était spécialement injuste et qu'il fallait revoir  
le scénario inepte qui nous a réunis.  
Aujourd'hui je prétendrai que non, ce n'est pas lui  
c'est toi qui nous réunissais, c'est toi  
rien d'autre, le temps était trahi, avait trahi, on ne sait pas  
l'espace n'était plus le même, le soleil avait un accent mal placé  
nos têtes ouvertes vers le ciel, nos yeux comme des bras vers  
toi  
et je n'oublierai rien mais je veux que tu restes  
avec moi. Et je veux me rasseoir avec toi  
et rien d'autre. Un whisky. Des nouvelles d'un ami  
commun. Tes mains, tes yeux,  
il y a eu une défaillance de la réalité.



Ce que je sais de toi est très peu quand j'y pense  
Je sais que ce que tu m'as donné est immense  
Je ne te verrai plus en chair et en os mais en rêve  
tu m'accompagneras jusqu'à ce que moi aussi  
je me retrouve mémoire pure de mon amour  
les mains qui sont les nôtres, qui se sont unies  
gardent le pli de qui les a croisées, je n'ai pas tes mains  
mais leur ombre court encore à l'intérieur de ma paume  
qui est comme la cour de nos récréations  
elle garde tes mains  
dans les miennes, Grand, je garde ton secret  
comme le mien. Et je te rêve encore,  
je te rêverai.

# Nuit de Verdun.

« Champ de bataille apparent  
la terre translucide »

+

Lutter contre le jour et la nuit. Contrainte sociale, le sommeil s'il se dérègle devient un acte de libération. Lutter contre la soif, si je m'éveille aux environs de 2 h 15 le ventre vide, le réfrigérateur aussi, certes je ne pourrai aller bien loin, et je mourrai de faim.

Ceci est la suite d'un carnet de voyage au pays des morts. L'égard qu'on doit aux forces mortes est une arme de guerre.

Les conséquences mentales de ce voyage sont furieuses. Paralyse tout le dimanche. Paralyse, dérèglement, folie. Douleur, attente désespérée et désespoir conjoint (?), consurgent.

-- Le conflit consurgent.

Un vieux cahier vert grand format, aux couleurs passées, au papier recyclé.

La société de grandes séries.

M. Raffarin n'a parlé de "gouvernance" que parce que la structure de grande série l'a frappé de plein fouet, quand il a accédé au poste de Premier ministre.

Poste de foin. Le feu.

Tant pis irait pour le dérèglement. Expérience ? Certes.

Marat, un bain de sang. Et s'il avait vécu... j'ai pris un bain de sang, là, tout récemment. Comment pourrai-je jamais reprendre un bain ?

Avec de la  
naïveté  
je pourrais si  
je le voulais  
reprendre  
un bain  
dans de la  
haine  
sanglante  
dans du  
sang  
je pourrais je devrais  
si je n'avais que cela  
à faire ou en tête  
prendre ce bain le sang

Le champ de bataille apparent  
la terre translucide

Ne pas  
reprendre ses esprits  
atteindre la crique  
la zone critique  
l'espace mental interdit  
mais une zone  
enfin sérieuse  
-- la société ! en temps de

paix  
mais j'étais à la gare : il faut se  
préparer  
oh nous allons nous  
séparer

dans la

démence  
le sang

oh  
nous allons vous  
voir tomber  
et vous encourager

le sang

oh

...et je regretterai  
je regrette déjà  
je regrette

et le vent  
fouette déjà le vent  
avance par rafales  
nous mime ! Regarde !

marchant  
mime nos  
bruits de bottes  
nos os le sang

et prend des  
formes de crânes dans des vitrines  
comme au Mexique mais  
toute l'année

le sang  
le sang

Pleuvent les crânes  
de bois  
de charbon et  
de chocolat

j'ai regardé un vieux  
portrait cassé  
oh les traits interdits  
les ressemblances  
mais le voyage avec les ressemblances fut pénible  
certes car les ressemblances groupées très joyeuses  
--- sinistre compagnie  
je vous ai vues ombres

+

*Reprendre esprit.*

Hors de la bulle du voyage le choc fut frontal, extrêmement rapide. Effondrement le dimanche la nuit, avec difficulté à s'endormir, nuit sans rêve. Ecrasement dimanche, éveil matinal, sommeil dérégulé, orage interne, j'ai cherché à laisser passer l'orage. Comme quand je m'archais [excusez-moi, le mot s'est délité, déchiré] --- certes l'orage n'a pas eu lieu, certes...

L'orage ses  
secousses  
sur le mont social  
des grandes séries

LA MORT EN GRANDES SÉRIES  
vas-tu te taire ?

Une industrie brasse l'air;

Un esprit où se côtoient très resserrés des jeux de mots :  
champ de bataille.

J'ai envie de chanter une chanson mais il est trois heures du  
matin. Je vais écrire un livre sur Mondrian.

Parler de Mondrian plutôt que de la guerre.

+

Métier nouveau, le fissurage.

L'utilité sociale du fissurage. Quelle belle fonction nous  
amenez-vous ?

J'avais oublié ce que c'était que d'écrire la nuit. Mais pour  
peu je me rends à peine compte que nous sommes la nuit.

Nous sommes  
la nuit.  
Quelle identification !

La série des séries. Le crépuscule des dieux.

La société de grandes séries (SGS) fragmente l'esprit. Chaque  
activité mentale sera subdivisée pour être sériée, répercutée en  
activités professionnelles toujours plus fines. Les grands  
massacres ponctuels assurent l'équilibre ?

« Lire les ruines » (un volume illustré de David B.), certes !  
Mais lire la ville vivante, sur ses ruines ?

Où ne plus rien affirmer ? Tenter d'en rester à une interrogation ? Je ne vois rien ? Il fait nuit ou est-ce le jour maintenant ? J'écoute de la musique ? A cette heure ? Je suis complètement idiot ?

C'est assez limité, comme style.

L'inflexion oratoire ! Toujours poser des questions donne une inflexion oratoire stupide.

Alors je crie ! Je m'épulmonne, la nuit ! Exclame toi aussi lecteur les mots de ces phrases ! Tout doit résonner !

Exclame ! Exclame ! Exclame !

J'ai un livre sur l'enclume.

-- Un livre qui sera écrit dans une nuit profonde. La question est d'en sortir la tête bien nette. L'exclamation est : je n'ai pas la tête bien nette ! Le coup de marteau est le moteur d'avion. Le sifflement est double, serpent et bombe. La climatologie en ce temps-là est une science pilote, la météorologie est d'autant plus riche d'enseignement que DÉRÈGLÉE. Les gens sortent tout de même, mais quelque chose les contraint et les conséquences seront graves, c'est sûr.

## Pré seuil.

Un arbre s'écoulait sur ta raison entière  
arbre dont le socle était ton pied de falaise surseoir  
mais le vent, ses branches fouettées, ses saillies et aspérités  
le vent, sa longue sodomie des prés,  
disait  
et  
contrariait  
« Il est ici, ou elle  
dans l'herbe, dans une herbe bien plus jaune que l'autre,  
proche du pied,  
du tronc »

« Et il  
te poursuit escalade »

Mais toi tes jambes tu  
marchais à côté  
les convulsions du sol n'inquiétèrent pas ta marche  
la vérité était alors  
dans un bocage de  
rituels  
compréhensibles

l'arbre blablatait  
déblatérerait de vains signes au ciel  
tu poursuivais le cul du ciel  
--- Alliance.



Ta raison fondue dans les plis du paysage  
ressemble plus à une maison qu'à une raison  
à cause des pièces et des truchements surtout  
à une maison en spirale (tout a été  
construit autour de l'escalier)  
au bord d'un paysage de précipice  
et toi au pied de l'arbre au bord de la falaise  
ta raison faisait le grand écart  
comme une maison étirée horriblement  
ses fenêtres grotesques  
ses murs de pierres vivantes  
multiples lèvres d'un seul dire horrible  
failles dans la roche de tes pensées  
éboulis et poussière  
que soulève le vent

Tu t'éveilles  
vers midi – un peu tard  
le bord de ta conscience te surprend : horizon vallonné de champs  
superposés  
pays tordu au langage embrouillé  
lèvres de champs qui psalmodient et qui  
heurtent le sens courant (ton sens qui se débine : le bon, le bon !)

Le bon sens finissait.  
Toi et ta chute répétée  
de ravancée de précipice en contention d'écorce  
vous rappreniez le chemin n  
vers un  
total sans yeux

« A un moment, te disais-tu  
je ne sortirai plus, ne  
verrai plus. » menteur ! Car tu  
ne savais rien  
de ce qui allait bien pouvoir t'arriver  
mais à qui toi te mentais-tu ?

Arbre  
ou  
falaise toi  
de chute  
en redescente de  
faille en  
feuille ?

*Ou arc (soit  
arbre x  
falaise)*

Nous le voyons, un homme tombe  
Sa chute – décrit un arc  
mais cet arc dans le temps se désolidarise  
se ramifie : cet arc paraît --- un arbre  
mais cet arbre n'est que chute  
et chute d'arbre  
égale falaise  
seuil de mer  
promesse de seuil égale arbre fois falaise égale foutaise  
foutage de gueule quand tu tombes  
n'est que chute  
d'arbre en  
forêt de  
petites falaises  
qui clignent toutes des deux yeux  
l'eau et la roche  
se sont alliées pour prolonger ta chute  
où tu tombais  
mais ta tombée dessinait un jardin où tu étais  
assis  
à contempler  
un arbre  
« chacune de ses feuilles, etc. »  
tu disais sous le coup d'une tectonique  
mentale  
« je tombe », chacune de tes feuilles, etc. :  
tu t'effeuillais  
de tout ton corps d'où tomberait quelqu'un  
de ton corps modelé comme une motte de pierre  
pour que s'y enfonce quelqu'un  
de ton corps fouetté des ressacs de quoi ?  
Les branches de l'arbre te berçaient  
tu te rêvais  
assis au bord de l'arbre au pied de la  
-- falaise.

Quel idiot ne s'est pas aperçu  
que dans *parc* il y a *arc* ?  
Je vous le donne en mille

Quel sombre crétin a écrit  
que dans *parc* il y a *arc* ?

*Mille-Mille*

Mais l'arc projetait-il le parc  
dans l'herbe du vert clair

extrême, le vert, extrême  
comme la situation --- de l'herbe

Je la branche suivais  
pour un chemin de soif

c'était drôle la soif  
des courbes dans la gorge

et des traits sur la peau  
peau percée d'arcs secrets  
grands carburateurs de l'esprit  
et j'y aurais passé des heures ?

Pas vrai, pas vrai du tout  
mais je sanglote calmement  
à voir recouler ces navires  
à revoir déchirer la mer

## Carnet intime.

Les espoirs et les chutes. Nous souvenons-survenons. Passons des paysages, ils nous percent. Avant-hier c'était le vent, du côté de Malo les Bains, chargé de sable. Il nous rendait aveugles, nous étions heureux. Le sol aussi comprenait la magie, avec ses nuages de sable qui se déplaçaient autour de nous. Ainsi va la vie. Je veux dire que s'il n'y avait la magie de ces instants, on se sentirait l'âme prête pour la mort. Une vision globale des choses du monde – ou de ta propre vie – te mène au désespoir moqueur, à ces deux ennemis de la vie que sont le désir de mourir et le cynisme moderne. Mieux vaut partir de ces instants, dans leur fragilité, de ces rencontres, même évanescences, et de la « petite vie » surtout. Nous sommes gens de rien et le bonheur serait ici;

Déchirement. Avec l'âge la conscience s'accroît. Donc, le déchirement. Se départir du temps de son enfance est une entreprise faramineuse et qui coûte plus qu'elle n'apporte de joie ou de réconfort. Pourtant, dans le déchirement, sans le nier, sans chercher à le perdre de vue, se noue un nouveau pacte. La vie comme un défi. La vie à elle-même opposée. Tout ce qui dans la vie nie la vie. Et ce qui dans la vie affirme la vie. Et qui n'est pas une de ces profusions de joie qu'on nous assène ici et là, dans vos « fêtes », vos massacres. Non, non : il y a autre chose. Une révolte, mais une révolte secrète. Certains croient au pouvoir, d'autres non. Aux premiers, ne dites surtout pas ce qu'il en est. Le pouvoir ? Mais ils en ont besoin, comme un enfant de son biberon ou de sa tétine. L'anarchie, ce n'est pas – je ne crois pas – un dogme : c'est un des constituants essentiels de la vie psychique, dans sa dimension sociale. Sans laquelle nous serions des automates. Nous jouons et nos rôles sont plus ou moins instables. Bien malheureux qui croit à la

réalité du rôle qu'il joue ! Tout ce qu'on peut lui souhaiter, à celui-là, c'est qu'il se rende compte de la fiction qui est la sienne : Alain Merzin.

Il est d'autres réalités, plus fragiles et peut-être empreintes d'irréalité mais d'une vérité indéfectible. Et donc, elles sont – la réalité elle-même. C'est à Dunkerque une arrivée sous des trombes d'eau, malade mais convaincu de retrouver un espace familial. Au-delà du politique il y a la réalité ; elle se tient tranquille, prête à nous recevoir quand nous serons revenus de nos jeux.

Il y a le symbole. Cette chose est telle que pas une définition ne la tient. Le symbole, ce n'est pas simplement un signe, une relation d'équivalence entre un objet et une signification. Le symbole est une transaction plutôt, la part d'investissement psychique que recèle un objet, tout objet, de la réalité. La part magique du symbole tient dans sa transmission. La terre. Les bâtiments et les rues d'une ville. Se chargent d'une part de vous et je vous y retrouve et vous m'y recevez. C'est le symbole, certes. C'est aussi la réalité. Vos fantômes et le mien se rencontrent dans un espace interstitiel si l'on veut, secret en tout cas. Et le fantôme qu'ensemble nous formons : il est vivant car la vie est le propre du fantôme. Les existences fantomatiques sont les plus vives, de nos jours.

Mais je reviens. Je réfléchis et tente de comprendre le chemin parcouru. Si même j'ai parcouru du chemin, ce dont je ne suis pas sûr en dépit des événements qui se sont précipités durant l'année qui termine de s'écouler. Le déchirement est-il plus profond qu'hier ? Plus douloureux ou au contraire a-t-il passé un seuil de la douleur ? Un seuil passé lequel je vois qu'il me faut vivre avec, ce qui d'ailleurs s'avère étonnamment léger en dépit des provocations accélérées de la masse événementielle, sans pour autant avoir sombré dans la folie ?



Je ne devrais pas fanfaronner : la lutte est continue et ses renversements nombreux. Une violente dépression me guettait, c'était il y a trois semaines à peine. La fatigue devait me retirer tous mes pouvoirs magiques. Je regardais la télévision, rendez-vous compte ! Et puis j'ai retrouvé des forces, quelques-unes, quelqu'un m'a aidé. Et puis Dunkerque, et puis...

Aussi ce que je puis en dire n'est que palinodie d'une palinodie qui sera à son tour contredite demain. La sismographie n'est pas fiable mais forme ses dessins propres. Qu'ils vivent de leur vie. Je ne vois guère l'intérêt qu'il y aurait à recenser les lueurs claires et sombres de mon existence.



Conduire un cahier .....	p.3
In through the Bowling Green .....	p.7
Chapître VI – Des séries .....	p.14
Le rêve du Grand .....	p.20
Nuit de Verdun .....	p.22
Pré seuil .....	p.28
Carnet intime.....	p.35



l'arbre en arc



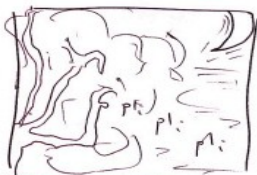
Passer dessus étroit



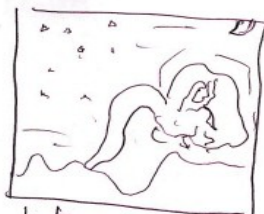
Une GAGEURE !



chacune de ses branches



plait et prieit



la terre respirait...

Ce fascicule a paru en décembre 2006, en supplément au numéro 4 de la revue *L'enfance* (Amiens). Remerciements particuliers à Claire Cassagne pour son soutien précieux.